

A. Lachaume, d'après G. Puig, manuel PUF 2025 (Christophe Cervellon) + *La Nature* "Que sais-je" de P. Dupouey

Volet 2 - Le concept de nature (ou si l'on veut frimer : "La nature de la nature" titre d'Edgar Morin)

Nature : notion d'origine antique, passablement ambiguë voire nettement équivoque.

voir exemplier pour mieux suivre

I - Expériences de la nature = expériences de tout et de rien ?

1. Un concept si chargé d'histoire de la philosophie qu'il en devient fourre-tout, voire douteux (d'après Dupouey)

a Une histoire chargée... et ambivalente !

Selon Dupouey : De tous côtés, on se réclame de la nature. 🗨️ 1 "Valéry disait du mot « liberté » qu'il ne disait pas grand-chose, mais qu'il chantait beaucoup. « C'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu'ils ne parlent ; qui demandent plus qu'ils ne répondent ; de **ces mots qui ont fait tous les métiers**, et desquels la **mémoire est barbouillée de Théologie, de Métaphysique, de Morale et de Politique**» (*Regards sur le monde actuel*, 1938). On pourrait dire de même du mot « nature ».

Il relève chez nos sages antiques : 🗨️ 2 « Que ton choix de vie soit dans une disposition conforme à la nature », dit Épictète (50-125) ; « Rien de ce qui est conforme à la nature n'est mauvais », renchérit Marc Aurèle (121-180). On est dans le **stoïcisme**. On peut trouver cela chez Montaigne qui croit « que nous ne saurions faillir à suivre nature, que le souverain précepte c'est de se conformer à elle ». Lui est **sceptique**, mais ce précepte survit quand même à la relativisation du savoir. Rousseau, (au XVIIIe siècle) soutient que « ce qui est bien et conforme à l'ordre est tel par la nature des choses et indépendamment des conventions humaines ». Le dalaï-lama professe que la nature des êtres humains est fondamentalement bonne et pleine de douceur. Tous nous disent que la nature est « reine de toute sagesse ». La formule pourrait se lire chez Épicure, Sénèque ou Gandhi. On la trouve dans *Mein Kampf*, dont l'idéologie raciste, inégalitaire et violente ne cesse de chercher ses justifications dans la nature ! Dans l'extrait en question il poursuit par "... faire place à l'humanité selon la nature, qui anéantit les faibles pour donner leur place aux forts". La domination du plus fort sur le plus faible est en effet la loi de la jungle ! (Pétain aussi prônait un certain retour à la nature : "la terre, elle, ne ment pas"). Morales variées et politiques les plus inavouables s'en sont donc réclamées.

b. Un terme polémique ?

consensus sur la place de l'homme dans la nature...

Dupouey poursuit : "Notre époque aime la nature, admire sa grandeur, s'émerveille de ses harmonies, en recherche la fréquentation. Consciente de l'inscription de l'humanité dans la nature et de leur communauté de destin, elle se soucie (du moins en paroles...) d'en protéger l'intégrité et la diversité.

Un large consensus existe sur la place de l'homme dans la nature, mais pas sur la place du naturel en l'homme".

...mais pas sur la place du naturel en l'homme !

"Nous nous méfions des discours qui prétendent expliquer l'humain, ce qu'il est ou ce qu'il fait, à partir de ce qui pourrait demeurer en lui de naturel. Toute référence à l'évolution biologique, à l'anatomie, à la physiologie et aux fonctions du corps, a fortiori aux gènes et aux hormones, est considérée comme intellectuellement suspecte, moralement illégitime et politiquement dangereuse" (Dupouey)

Imaginez les très gros débats qu'on lancerait aujourd'hui par exemple si on commençait à dire que la nature doit prévaloir . Exemple : sur les personnes transgenres, une personne transgenre se déclarant femme ayant tout de même des chromosomes XY, son sexe biologique se manifestant dans chacune des cellules qui

continuent de naître en son corps tout au long de sa vie en dépit du genre auquel elle s'identifie socialement parlant. Accusée d'être une **notion d'arrière-garde**, utilisée en contexte polémique, pour justifier des positions éthiques : on a beaucoup entendu lors de la loi de 2013 sur le "mariage pour tous" l'idée que la parentalité d'homosexuels était "contre-nature"¹. On l'entend encore par exemple dans la critique de la Gestation pour autrui gestationnelle - celle où on implante dans le corps d'une femme un fœtus qui n'est pas issu de ses gamètes - certains articles emploient alors l'expression "contre-nature" après analyse des données médicales montrant qu'il y a plus de risques pour la santé de la gestatrice en ce cas que lors d'une grossesse pour un fœtus dont elle est également la génitrice. Bref, on ne va pas lancer de débat mais vous voyez que si on en lançait la notion de nature pourrait être invoquée, dans un sens qui serait interprété par d'autres comme faisant barrage au progrès de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Dupouey : quand on utilise le mot nature, "On est soupçonné de vouloir légitimer un ordre sociopolitique injuste et les préjugés qui le soutiennent, d'essentialiser des conditions sociales contingentes".

On s'autorise des travaux anthropologiques pour suggérer que l'opposition même de la nature et de la culture serait devenue obsolète, qu'il n'y aurait rien de plus urgent que de s'en débarrasser, et avec elle de l'idée de nature elle-même".

- tantôt **valorisé positivement** ...« c'est la nature », c'est donc « bien », originaire, fondamental, authentique,

-un **fait** à respecter

- ou bien tout au contraire une **norme** à retrouver...)-> mais la nature est-elle une **norme** à partir de laquelle on pourrait décider de ce qui est juste ou injuste?

- tantôt **dévalorisé** (« c'est la nature », c'est donc un donné **archaïque**, une factualité à transformer et à **fuir**), ce qui prétend s'imposer à nous mais que l'homme a toujours-déjà dépassé, car plus rien n'est simplement « naturel » chez l'homme qui, par le simple fait de penser la nature, la dépasse par son activité et son intelligence, produisant ainsi une « seconde nature ».

- voire... **introuvable** :

Et d'ailleurs, y a-t-il seulement trace en nous d'une « première nature », s'interroge Pascal ?

☛ 3 Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature . Blaise Pascal, *Pensées*, fr. 93 (éd. Brunschvicg). on reverra en distinguant nature /culture

Ex dans nos œuvres : A première vue on pourrait dire que la narratrice vit au plus proche de la nature dans *Le Mur invisible*. Mais il n'y a pas de chien dans la "nature"! Les animaux domestiques, comme le chien **Lynx** ou la vache Bella chez Haushofer, loin d'être ainsi « naturels », sont les produits des mille et une transformations voulues par l'homme à partir des premiers spécimens de la « vie sauvage ». pb : chien ou race de vache laitière = largement artificiels. Il ne s'agit pas là d'une simple évolution biologique, dans le cadre du darwinisme, mais **de l'intervention historique, intentionnelle, des hommes qui accélèrent et prétendent orienter l'évolution possible**, avec plus ou moins de réussite, par mille essais-erreurs.

c. Nature = Un terme à abandonner ?

¹ avec l'argument que si dans la nature il y a bien des comportements amoureux d'animaux de même sexe, la reproduction vient soit d'autofécondation (possible chez les escargots mais plutôt utilisée comme une exception, en cas de rareté de partenaires, parthénogenèse -étymologie : création vierge - chez les femelles de certains invertébrés, de lézards mais aussi un cas de requin de zoo et des lapines de labo modifiées expérimentalement qui ont "fait un bébé toutes seules"), soit de géniteurs de sexes différents (mâle + femelle).

« Référence molle, autant que dangereuse [...] ; elle autorise tous les flottements. »(F. Dagognet, *Nature*, Paris, Vrin (Pour demain), 1990, p. 231). Peut-être, pour cette raison, bonne à jeter ? Pourquoi pas ? L'anthropologue Philippe Descola, persuadé qu'il n'y a rien à tirer d'une notion aussi floue et surtout trop compromise avec nos schèmes de pensée occidentaux, s'est résolu à ne plus l'utiliser (*Par-delà nature et culture*, 2005). Il s'appuie sur **l'objection de l'ethnocentrisme** (rejet de la notion de *nature* forgée dans un contexte européen qui se croit surplombant) et **l'objection de l'abstraction** (notion purement conceptuelle, sans existence réelle... ce qui est pour le moins paradoxal d'ailleurs). Faut-il pour autant la mettre au rebut ?

En tout cas si l'Inspection l'inscrit au programme c'est qu'elle la valide, au moins dans son sens courant

2. Ouvrons donc un dictionnaire : tant de contraires et tant de synonymes...

a. Définition-fleuve dans les dictionnaires :

Abondance de significations dans le français courant : 7 pages dans le Grand Robert de définitions dont aucune n'est plus vraie qu'une autre, puisque les usages sont tous attestés.

Le mieux est ici de se reporter à ce qu'écrit André Comte-Sponville dans son *Dictionnaire philosophique* :

☛ 4 La *phusis* chez les Grecs comme la *natura* chez Lucrèce ou Spinoza, c'est le **réel** lui-même, considéré dans son **indépendance**, sa **spontanéité**, dans son **pouvoir d'auto-production** ou **d'auto-développement**.

S'oppose en cela à **l'art** ou à la **technique** (comme ce qui est fait tout seul à ce qui est fait par l'homme) et au **divin** (comme ce qui se développe ou change à ce qui est immuable).

Peut se dire en un **sens général** (la nature est l'ensemble des êtres naturels) ou en un **sens particulier** (la nature d'un être, qu'on appelle parfois son essence, étant alors ce qu'il y a en lui de naturel : « son principe comme dit Aristote, son mouvement de fixité »).

S'oppose dans les deux cas au **surnaturel** et au **culturel** : la nature c'est tout ce qui existe, ou qui semble exister, indépendamment de Dieu -sauf bien sûr à définir Dieu comme la nature elle-même - ou indépendamment des hommes.

(André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Puf, « Dictionnaires Quadrige », 2021, p. 397)

[si vous ne devez retenir qu'un passage du cours, c'est peut-être celui-ci, clair et synthétique, grille d'analyse pour savoir en quel sens est pris le mot *nature* s'il apparaît dans un sujet de dissertation]

On commence à y voir plus clair... mais on voit aussi que la nature s'oppose à bien des choses qui elles, sont très variées !

b. Les antonymes : essayons de la cerner par ce que la nature n'est pas

La nature : terme qui en philosophie peut signifier bien des choses et qui peut être différemment connoté selon qu'il s'oppose à « la culture », à « la coutume », à « la liberté », à « la grâce », à « la ville », à « l'histoire », à « l'artifice », à la « métaphysique »... Mot qui change de sens selon les oppositions conceptuelles dans lesquelles il intervient : nature/culture, nature/liberté, nature/art, nature commune/individus singuliers, nature/habitats humains)

Nature : connote détermination voire déterminisme si opposé à **liberté** : part de marge de manœuvre, de jeu, de volonté ou de spontanéité

Nature : connote ce qui n'est pas encore visité par la grâce dans l'opposition entre nature et **surnature** (avec débats théologiques par exemple entre catholiques et protestants : plus ou moins de continuité entre nature et grâce, plus ou moins de rupture, plus ou moins de préparation de la nature pour que la surnature y advienne) il n'y a pas d'expériences mystiques, d'expériences du surnaturel dans nos œuvres (ce qui est déjà un choix) donc on ne va pas s'y attarder.

Nature : connote la fixité d'une réalité invariante si on l'oppose à **l'histoire**, qui va caractériser l'homme par opposition aux autres animaux

Nature : connote le donné, ce qui est engendré, par opposition à ***l'artifice***, fait de main d'homme.

Etc.

On pourrait ainsi faire « une liste à la Prévert » de tout ce que la nature n'est pas...

Appliquer une définition unique à des acceptions si différentes s'avère compliqué.

La stratégie peut consister à [...] exploiter les **antonymes** de l'adjectif *naturel* : ainsi ce qui n'est pas *naturel* est qualifié *d'affecté, anormal, antinaturel, arbitraire, artificiel, embarrassé, emprunté, fabriqué, factice, fardé, forcé, maniéré, miraculeux, surnaturel, synthétique*. Dupouey remarque qu'aucun des contraires de naturel ne possède une valeur positive, certains sont purement descriptifs (comme synthétique) [il a supprimé de la liste *extraordinaire* quand même].

c. La définition en extension : essayons de la cerner par ce à quoi elle s'applique

[En [logique](#), l'**intension** (ou « **compréhension** ») et l'**extension** sont deux façons de définir un [concept](#). L'intension d'un concept est sa définition. Par exemple, l'intension de « chat » est : « animal à quatre pattes de la famille des félins ». L'extension est l'ensemble des choses auxquelles l'intension (la définition) s'applique. Par exemple : mon chat, le chat de mon voisin, les chats [siamois](#), etc.

On parle ainsi de « définition en intension » pour faire référence au contenu du concept de chat (« animal à quatre pattes de la famille des félins ») et de « définition en extension » pour l'ensemble des choses auxquelles s'applique la définition en intension.]

...Et réciproquement, « nature » semble être le synonyme de tout et de n'importe quoi, si « nature » devient le terme général de tout ce dont nous pouvons avoir l'expérience.

Considérons les énoncés suivants :

☛ "j'aime randonner dans la nature" ;

"mon thé, je le préfère nature" ;

"on ne le guérira pas de son égoïsme, c'est dans sa nature".

« Nature » peut aussi et très paradoxalement désigner jusqu'à l'environnement humain en général, qui change avec la culture, avec l'histoire, l'ensemble de tous les artifices que l'homme aura librement produits, depuis son habitat jusqu'aux créations intellectuelles les plus raffinées. Comme l'écrit Jean-François Lyotard : ☛ « L'Encyclopédie de demain, ce sont les **banques de données**. Elles excèdent la nature de chaque utilisateur. Elles sont "la nature" pour l'homme postmoderne » (Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p.84-85). Si la nature signifie notre environnement biologique, mais aussi bien notre environnement le plus culturel, exemplairement les « banques de données », on s'y perd un peu... (pour ma part je trouve très excessif ce dernier emploi du mot *nature*!!)

d. Les synonymes

Une autre stratégie pourrait consister

-à explorer les **pseudo-synonymes** (*univers, cosmos, monde, environnement, Création*),

- à substituer à naturel les termes de *pur, originaire, spontané*.

(Dupouey s'arrête là mais stratégie à mon avis fort payante, à condition de voir que parmi les synonymes de nature on trouve aussi : *brut, cru, caractéristique, congénital, constitutif, essentiel, infus, inhérent, initial, inné, instinctif, intrinsèque, propre, simple, vrai, normal, ordinaire, habituel, ...*-> à mobiliser en résumé)

Bilan :

Tantôt « nature » ne signifie rien d'autre dans un couple conceptuel que le « **faire-valoir** » d'un autre concept **important** (par exemple : « nature » **signifie le « degré zéro » de la culture** ; la semence qui va être

développée par la culture, mais puisque nous avons transformé « la nature », celle-ci s'identifie dès lors à tout ce que l'homme expérimente autour de lui, en lui, « nature » signifie alors à peu près tout, et donc là encore pas grand-chose);

tantôt « nature » signifie **ce qu'est vraiment une chose** ou une personne, son « essence », abstraction faite de tout ce qui a pu lui être ajouté, historiquement ou accidentellement !!

De quoi parle-t-on en somme lorsque l'on parle de « nature » :

- de ce dont l'homme fait chaque jour l'expérience ? ou / et en même temps
- de ce dont l'homme ne peut plus et même n'a jamais pu faire l'expérience, si l'homme est cet être qui « par nature » n'a pas de nature, ou la conteste, ou la transforme, ou prétend décider librement de sa propre nature et des autres choses du monde qu'il crée ou modifie autour de lui ?

-> les expériences de la nature nous font –elles accéder à une **réalité objective** possédant par elle-même une identité et une consistance ou bien la nature est-elle une **construction subjective**, dépendante de nos concepts, de nos discours, de nos perceptions et de nos représentations?

On pourrait s'en tirer par une pirouette et s'arrêter là...!

Pour Marcel Conche dans *Présence de la nature*, la nature est une « énigme » et Conche parle même dans un syntagme figé de l'« **Énigme Nature** », si celle-ci est pour nous à la fois ce qu'il y a de plus familier, puisque nous y sommes et que nous en sommes, et ce qu'il y a de plus étrange puisque nous ne pouvons la saisir : « La pensée est finalement une essentielle perplexité devant deux énigmes : l'énigme de la Nature et corrélativement l'énigme de l'homme . »

La Nature, c'est l'Enigme-Nature, fin du cours...

Mais évidemment, j'ai un peu outré le plan par souci rhétorique et nous allons poursuivre l'étude.

II- Balisons cette polysémie : 5 sens majeurs (Dupouey)

On peut dégager 5 grandes définitions de Nature(cf. Corpus GF *La Nature*, Frank Burbage et *La Nature*, coll. "Que sais-je", Patrick Dupouey).

Cf. Texte d'Aristote, *Métaphysique*, livre Delta, 4, trad. J. Tricot, Vrin, 1974
liste déjà plusieurs sens.

☛ 8.« Nature » se dit, dans un premier sens, de la génération de ce qui croît, comme si on allongait, en la prononçant, la voyelle *u* de *phusis* ; - dans un autre sens, c'est l'élément premier immanent d'où procède ce qui croît ; - c'est aussi le principe du premier mouvement immanent dans chacun des êtres naturels, en vertu de sa propre essence (...) – On appelle aussi nature l'élément primitif dont est fait ou provient un objet artificiel, c'est-à-dire la substance informe, et incapable de subir un changement par sa propre puissance. Ainsi l'airain est dit la nature de la statue et des objets d'airain, et le bois, celle des objets de bois. De même pour les autres êtres : chacun d'entre eux est, en effet, constitué par ces éléments, la matière première persistant. C'est en ce sens que nature s'entend aussi des éléments des choses naturelles, soit qu'on admette pour éléments le Feu, la Terre, l'Air, ou l'Eau, ou quelque autre principe analogue, ou plusieurs de ces éléments, ou enfin tous ces éléments à la fois. – Dans un autre sens, nature se dit de la substance formelle des choses naturelles : telle est l'acception que lui donnent ceux qui disent que la nature est la composition primitive, ou, comme Empédocle, qu'« aucun être n'a une nature, mais il y a seulement mélange et séparation du mélange ; et la nature n'est qu'un nom donné par les hommes ». C'est pour cela que, de tout ce qui naturellement est ou devient, quoiqu'il possède déjà en soi le principe naturel du devenir ou de l'être, nous disons qu'il n'a pas de forme et de configuration. **Un objet naturel vient donc de l'union de la matière et de la forme : c'est ce qui se passe pour les animaux et leurs parties.**

Et non seulement la matière première est une nature (elle est première de deux manières : ou première, relativement à l'objet même, ou généralement première : ainsi pour les objets d'airain, l'airain est premier relativement à ces objets, mais absolument c'est sans doute l'eau, s'il est vrai que tous les corps fusibles sont de l'eau), mais encore est une nature, la forme ou essence car elle est la fin du devenir. – Par métaphore enfin, toute essence prend généralement le nom de nature, parce que la nature d'une chose est, elle aussi, une sorte d'essence.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que **la nature, dans son sens primitif et fondamental, c'est l'essence des êtres qui ont, en eux-mêmes et en tant que tels, le principe de leur mouvement.** La matière, en effet, ne prend le nom de nature que parce qu'elle est susceptible de recevoir en elle ce principe ; et le devenir et la croissance, que parce que ce sont des mouvements des êtres naturels, immanent en quelque sorte, soit en puissance, soit en entéléchie ». **Aristote, Métaphysique, livre Delta, 4, trad. J. Tricot, Vrin, 1974**

Liste plusieurs sens, dont :

nature : principe IMMANENT (et non TRANSCENDANT) d'auto-engendrement

nature : matière

nature : forme

nature : union de la matière et de la forme, not. pour les organismes vivants (on y reviendra pour Cang').
L'identité profonde de la chose, qui selon lui comprend la matière et la forme.

retient l'idée d'essence, par laquelle on va commencer.

1 La nature comme essence (de quoi sont faites les choses, la nature constitutive de toute chose)

On pense également aux Idées ou essences selon Platon.

La nature d'une chose comme essence serait donc sa **réalité invariante**.

☛ 10. « la chatte s'était elle aussi réveillée et avait perdu cette douceur qui lui était **si peu naturelle** » (p. 298) -
> douceur accidentelle, liée à sa maladie -> opposition ESSENCE/ACCIDENT. Par nature, elle est plus vive. C'est la contingence de sa maladie qui l'a adoucie.

La femme de la montagne décrit elle aussi sa nature, parfois mixte:

-"C'est comme si j'étais composée de deux individus différents dont l'un ne pouvait vivre que dans la vallée alors que l'autre ne commençait à s'épanouir que sur l'alpage" (p. 213)

-Je ne suis pas capricieuse **par nature**, c'était tout simplement l'épuisement physique qui avait eu raison de ma résistance p.92

-Je ne pense pas qu'il faille voir là un zèle particulier, car je suis assez indolente **de nature**, p. 116

-"J'ai toujours été sédentaire **de nature** et c'est encore chez moi que je me suis toujours sentie le mieux. (p.13)"
ou le chien : Lynx par contre était **d'un naturel** sans vergogne et les chats paraissaient l'en mépriser un peu. p. 140

ou l'autre personnage :

☛ 9 L'homme qui l'a abattu était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. Le désir secret de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant. Je pourrais aller jusqu'à en avoir pitié puisque telle était **sa nature**. p. 188
(avec ambiguïté : nature de fou ? nature d'homme ? nature d'homme au masculin?)

La nature humaine est-elle une nature en ce sens ? (G. Puig)

Sur le plan biologique, l'humanité entière appartient à une **même espèce**, appelée «Homo sapiens» (espèce définie par possibilité de descendance fertile des différents groupes envisagés, et non nombre de chromosomes par exemple). Il y aurait alors une unité de l'espèce humaine. Le débat consiste donc à opposer la **multiplicité des cultures** à l'unité de la nature humaine. Mais peut-on faire l'expérience de l'unité de cette nature de l'Homme ? Peut-on donner des critères autres que la génétique ?

La philosophie des Lumières au XVIII^e siècle ainsi que l'anthropologie au XIX^e siècle tentent d'établir une vérité universelle et «naturelle» (ex: **un droit naturel** pour Hobbes, Rousseau, Locke; une **religion naturelle** ou déisme; une **morale universelle** comme la prohibition de l'inceste selon Claude Lévi-Strauss (même si formes différentes); un **droit naturel**, absolu et universel comme dans La Déclaration universelle des droits de l'Homme proclamée par l'ONU en 1948 et inspirée par la déclaration française de 1789/ "les hommes naissent et demeurent" (verbe et non nom)). On se règle ainsi partout sur la nature et on opère une véritable «naturalisation».

Toutefois, ériger le «naturel» en principe fondamental n'est-il pas simplificateur et réducteur? Ne faut-il pas critiquer cet essentialisme qui confond nature et légitimité?

Revenir au sens étymologique qui indiquait un processus, en tout cas pour le cas de l'homme (*nascor*, inchoatif). S'appuyer sur le constat des virtualités immenses et multiples possibles, malgré un socle déterminé (vs relative fixité des sociétés animales, cf. Pascal, "Préface" au *Traité du vide* : « L'homme n'est produit que pour l'infinité »).

"N'est-ce pas indignement traiter la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que les autres demeurent toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'elles en ont. Comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il conserve toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études leur auraient pu acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres. (contexte aussi de querelle Anciens/Modernes, texte repris en partie par Marx dans *Le Capital* sur les abeilles et le progrès).

Autrement dit, l'essence de l'humain, c'est l'idée de perfectibilité, de possibilités indéfinies, indéterminées. Robert Spaemann parle de « nature ouverte ».

En ce sens semble-t-il Canguilhem emploie l'expression nature humaine, une fois me semble-t-il :

☛ 11. « La reconnaissance de l'action déterminante du milieu a une portée politique et sociale, elle autorise l'action illimitée de l'homme sur lui-même par l'intermédiaire du milieu. Elle justifie l'espoir d'un **renouvellement expérimental de la nature humaine**. Elle apparaît ainsi comme progressiste au premier chef » (Cv, p. 191).

Tout est-il dès lors possible pour expérimenter sur la nature humaine ? Cf. graves dérives dans la volonté de créer un "homme nouveau" au XX^e siècle.. Donc reste à savoir si une certaine sagesse ne peut pas tirer certaines leçons sur des expériences tentées par l'homme sur sa nature...

2. Définition négative de la nature : opposition entre le naturel et l'artificiel

On la trouve chez nos auteurs :

☛ 12. « "Naturellement, de telles méthodes expérimentales laissent encore irrésolu un problème essentiel : celui de savoir dans quelle mesure les **procédés expérimentaux**, c'est-à-dire artificiels, ainsi institués permettent de conclure que les **phénomènes naturels** sont adéquatement représentés par les phénomènes ainsi rendus sensibles.(p. 42, cf. aussi p. 132: « ce qui est la règle dans l'industrie humaine est [...] l'exception dans la **nature** »)

[« ce qui est la règle dans l'industrie humaine est l'exception dans la structure des organismes et l'exception dans la **nature** » (Cang', CV, p. 132, sur la différence cinématique entre machine et organisme, la machine produisant - sans les créer - principalement des déplacements géométriques et mesurables).]

Par ex, Jules Verne dans le chapitre VII de la première partie de *Vingt mille lieues sous les mers* présente le Nautilus, bateau sous-marin pouvant se déplacer très vite, à partir de cette distinction entre nature et artifice : 13. « L'animal, le monstre, le **phénomène naturel** qui avait intrigué le monde savant tout entier, bouleversé et fourvoyé l'imagination des marins des deux hémisphères, il fallait bien le reconnaître, c'était un phénomène plus étonnant encore, un **phénomène de main d'homme** » p. 79 (cf. Dossier GF « 3. Echanges avec la nature ; Le mécanique face à l'organique » p.542-544)

Si la nature désigne ce qui naît (natus), ce qui est engendré, elle s'oppose alors à ce qui est seulement fabriqué ou arrangé par l'homme. Ce dernier se contente de manipuler des matériaux qu'il reçoit mais qu'il n'a pas élaborés lui-même. L'artificiel, encore défini comme le produit de l'art, est ontologiquement différent du naturel, et bien souvent dévalorisé. Il existe donc une distinction très ancienne entre l'art et la nature. Le mot art a longtemps dénoté l'activité humaine en général, dont la technique. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'art renvoie à la création artistique, aux Beaux-arts. Ainsi, selon Aristote, on doit distinguer deux modes d'être : la phusis et la techne, cad la nature et l'artifice.

Aristote distingue ainsi les choses qui arrivent par nature, de celles qui se produisent par hasard (et qui résultent de la concomitance fortuite de deux séries de causes étrangères l'une à l'autre), et de celles qui se produisent par art (càd sous l'effet de l'action humaine). On reviendra (trop rapidement) sur la question du hasard dans le sens n°4 sur les lois mais ici bien voit la différence entre la nature et la techné.

Les choses naturelles apparaissent spontanément d'elles-mêmes (ex une montagne) tandis que les artifices sont une matière reconditionnée, réinformée au sens d'une matière à laquelle on donne une nouvelle forme (ex : un nid d'oiseau ou un objet artificiel fabriqué par l'homme). Attention, l'opposition nature/ artifice ne recoupe pas forcément l'opposition nature/culture, si culture signifie la transformation de la nature par l'homme.

ex : Expérience de la naissance naturelle et de la mort naturelle dans *Mi*, plutôt de la mort chez Verne (mort artificielle de la main d'un homme armé ou plus "naturellement" = étranglé par un poulpe) // évocation de conception plus artificielle de l'homme pour étudier des embryons chez Canguilhem (-> évolution vers procréation et gestation plus artificielles encore aujourd'hui).

Canguilhem emploie aussi ce sens-là de *nature* lorsqu'il réfléchit sur ce qui a rendu culturellement possible l'exploitation technique de la nature (cf. p. 137-138)

Est-ce la difficulté de l'exploitation de la nature par l'homme qui oblige à justifier l'exploitation de l'homme par l'homme ? (p. 137, allusion à l'esclavage)

ou

La révolution cartésienne, en matière de philosophie des techniques, suppose la révolution chrétienne. Il fallait d'abord que l'homme fût conçu comme un être transcendant à la nature et à la matière pour que son droit et son devoir d'exploiter la matière, sans égards pour elle, fût affirmé. Autrement dit il fallait que l'homme fût valorisé pour que la nature fût dévalorisée. Il fallait ensuite que les hommes fussent conçus comme radicalement et originellement égaux ; pour que, la technique politique d'exploitation de l'homme par l'homme étant condamnée, la possibilité et le devoir d'une technique d'exploitation de la nature par l'homme apparût. Cela permet donc au Père Laberthonnière de parler d'une origine chrétienne de la physique cartésienne. Il se fait du reste à lui-même les objections suivantes : la physique, la technique rendues possibles par le christianisme, sont venues en somme, chez Descartes, bien après la fondation du christianisme comme religion ; en outre, n'y a-t-il pas antinomie entre la philosophie humaniste qui voit l'homme maître et possesseur de la nature, et le christianisme, tenu par les humanistes comme une religion de salut, de fuite dans l'au-delà, et rendu responsable du mépris pour les valeurs vitales et techniques, pour tout aménagement technique de l'en deçà de la vie humaine ?

(p. 138)

Canguilhem voit bien, comme cela a été remarqué, que la science (puis la technique) n'a pu advenir que parce que la Nature n'était plus sacralisée en ce qu'elle était un don de Dieu et non plus Dieu lui-même. On pouvait donc faire des

expériences et l'étudier. (cf. Alexandre Kojève, *L'origine chrétienne de la science moderne*, montre les conditions théologiques qui ont rendu possible la science d'un Copernic, alors que les Grecs appliquaient leurs maths seulement au ciel, et permet de sortir de l'argumentation juste aussi mais un peu bornée que l'Église a condamné Galilée pour hérésie et que le christianisme est donc forcément allergique à la science). Il voit bien aussi (fin de la phrase) que le christianisme n'est pas censé mener purement et simplement à une exploitation technique de la nature (cf. encyclique *Laudato Si* de Jorge Bergoglio dit Pape François).

C'est aussi ce sens de nature qui est repris dans la citation :

14. « L'homme ne peut se rendre "maître et possesseur de la nature" que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature apparemment animée, hors lui-même, pour un moyen. » (C142) avec allusion à... Descartes.

- une définition ethnocentrée ? (Descola)

Néanmoins, cette conception de la nature comme autre de l'homme (d'où la définition négative) est un point de vue historiquement et culturellement situé. Il s'agit selon l'anthropologue Philippe Descola de la pensée occidentale, héritière d'un dualisme métaphysique (notamment le dualisme cartésien âme/corps), contrairement à d'autres cultures. Dans son livre paru en 2005, intitulé *Par delà nature et culture*, Descola qualifie de « naturalisme » cette expérience discontinuiste de la nature. S'il y a continuité physique, matérielle entre les humains et les non humains (corps matériels), il y a discontinuité ontologique entre les humains dotés de conscience, de raison et d'esprit et les non humains. Or le naturalisme fondé sur le dualisme entre le naturel et l'artificiel serait responsable d'une dégradation des êtres naturels que les humains s'approprient et détruisent. Descola, qui est structuraliste, critique ce naturalisme en affirmant lors d'un entretien avec Hervé Kempf pour Reporterre que « la nature, cela n'existe pas. La nature est un concept, une abstraction » puisque le processus d'anthropisation fait que « la nature comme espace vierge n'a aucun sens ». Descola s'appuie sur son étude de l'Amazonie et notamment du peuple des Achuars (leur forêt n'est plus naturelle mais transformée depuis plusieurs millénaires) pour exposer cette thèse paradoxale.

- un concept qui semble résister toutefois (Dupouey)

Toutefois, dans le *Que sais-je* intitulé « La nature », Patrick Dupouey réfute Descola.

La distinction de l'art et de la nature est aussi ancienne que robuste. Dupouey convoque Aristote, *Physique*, II, 193, a « Il est ridicule d'essayer de prouver que la nature existe ; car il est évident qu'il existe beaucoup d'êtres de cette sorte ».

De plus, disqualifier le concept de nature parce qu'il est forgé dans un contexte européen, comme preuve pour l'ethnologie de l'ethnocentrisme des occidentaux, c'est méconnaître l'utilité des concepts pour penser. Ainsi l'origine occidentale des concepts de gravitation, de dignité humaine n'invalide pas leur valeur universelle. Certains concepts et sciences sont forcément nés dans un univers culturel particulier.

Par ailleurs, tout le monde sent bien la distinction entre d'un côté, ce qui est le fait de l'homme (un livre, un feu d'artifice). De l'autre, ce qui ne doit rien à son action (la ceinture d'astéroïdes, la forme du Kilimandjaro). Si le principe de la distinction est clair, la frontière qui sépare le naturel de l'artificiel est floue. Naturels par leurs contours géographiques, les océans ne le sont plus si l'on considère leur composition physique et chimique, que l'action humaine a sensiblement modifiée. Il est difficile de faire la part du naturel et de l'humain dans l'évolution d'une forêt. « La face entière de la Terre, écrivait Buffon dans *Les Époques de la nature* en 1778, porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme. » Philippe Descola en conclut que « la nature comme espace vierge n'a aucun sens ». Tant que l'on reste à la surface de la Terre, soit. Cependant, le noyau terrestre est demeuré parfaitement naturel (pour l'instant, je ne sais pas si je donne des idées aux futurs ingénieurs que vous êtes). Et il suffit de s'éloigner un peu de la demeure des hommes pour que l'idée de « la nature comme espace vierge » reprenne tout son sens. De même, les corps simples dont Dmitri Mendeleïev dressa en 1869 le fameux tableau, n'ont subi aucune forme d'artificialisation. Tous étaient là depuis la première seconde d'existence de l'univers. Les atomes plus lourds se sont formés très tôt au cœur d'étoiles supermassives, il y a des milliards d'années. Depuis, tout est combinaison, dispersion et recombinaison des mêmes éléments. Ensuite, ce qui est vrai des composants l'est tout autant des processus à l'œuvre au sein de n'importe quel objet ou procédé artificiel ; l'intégralité de leur fonctionnement est soumise aux lois en vigueur partout dans

l'univers. Il peut exister du naturel pur (le Soleil), mais au cœur de l'objet le plus artificiel (un téléphone), du naturel demeure.

Par conséquent, la nature serait altérité, différente de l'homme car non instituée par lui. Le naturel, c'est le non artificialisé, le non anthropisé. En ce sens, peut-on en faire l'expérience ?

D'un côté on a l'impression que dès qu'il y a contact avec l'homme (expérience), la nature n'est plus la nature mais pour une part anthropisée.

D'autre part, l'idée d'expérience, qui renvoie à la problématique de la connaissance, donc de la rencontre d'un sujet et d'un objet, présuppose bien une **rencontre avec l'altérité**. Dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, l'expérience est « l'épreuve que l'on fait personnellement d'une chose ». Faire l'expérience de la nature ne consisterait pas uniquement à la percevoir, ni à l'utiliser, mais à se confronter à l'épreuve d'une réalité différente. Ainsi le sujet rencontre la nature comme ce qui lui résiste, comme ce qui lui apparaît autre (car non humain, non social, non culturel). Le concept d'expérience est donc pertinent pour interroger le rapport de l'homme à la nature puisque la nature donne lieu à une véritable expérience qui transforme l'homme en même temps que l'homme transforme la nature.

NB. Qq part tout ce qui est artificiel est d'origine naturelle. Mais l'inverse est faux évidemment. **Cang'** cite Descartes: 🗨 15 "Il est certain que toutes les règles des **mécaniques** appartiennent à la physique, en sorte que toutes les choses qui sont artificielles sont avec cela **naturelles**. Car, par exemple, lorsqu'une montre marque les heures, par le moyen des roues dont elle est faite, cela ne lui est pas moins naturel qu'il est à un arbre de produire des fruits⁷⁶. » p. 155.

Attention, l'opposition nature/ artifice ne recoupe pas forcément l'opposition nature/culture mais il y a des proximités.

3. La nature « sauvage » ou état de nature : l'opposition entre nature et culture

Distinction que l'on retrouve à bien des égards dans nos œuvres.

Culture : au départ, idée de culture de la terre. Ce qui est commun à un groupe d'individus et le soude. Rôle social, etc. Ex : rapport au temps (à la montre), aux hommes etc. de la narratrice du *Mur invisible*.

Canguilhem a beau inscrire l'apparition de l'homme dans l'évolution de la vie, et les machines en lien avec cette apparition, il pose à nouveau l'opposition culture/nature.

🗨 «Du point de vue philosophique, il importe moins d'expliquer la machine que de la comprendre, Et la comprendre, c'est l'inscrire dans l'histoire humaine en inscrivant l'histoire humaine dans la vie, sans méconnaître toutefois l'apparition avec l'homme d'une **culture irréductible à la simple nature**». (**Cv**, p. 154-155)

mode inconscient et passif de transmission par **hérédité** (nature)

vs mode actif et conscient de transmission par **héritage** et éducation, grâce au langage et à la sociabilité (culture) avec diversification de ces manières de vivre en groupe

Les grandes explorations et la colonisation ont apporté de nouvelles découvertes et expériences de la nature, en révélant une pluralité des natures et des cultures. Mais cette expérience de l'altérité sans rapport avec du déjà connu entraîne une qualification de la nature comme « **sauvage** », appelée en anglais « *wilderness* ». Les explorateurs d'abord effrayés, veulent ensuite « civiliser », convertir et domestiquer les populations sauvages.

On pense aux chapitres XXI à XXIII de la 1^{ère} partie où Pierre Aronnax, Conseil et Ned Land font une excursion sur l'île de Gueboroar en Papouasie Nouvelle Guinée (chap XXI p205 « Quelques jours à Terre »). Ils sont attaqués à coups de pierre et de flèches par des « Papouas » qualifiés de « sauvages », de « naturels » : 🗨

18. « Sont-ce des singes ? s'écria Ned Land – A peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages » p218(!!!). Ces indigènes sont décrits par le narrateur comme « hostiles », « hurlant et gesticulant » p218.

Il est intéressant de noter l'**ironie** de Némoto enclin à la misanthropie (un certain recul quand même qui peut sauver Jules Verne sur ce point) : « Des sauvages ! répondit le capitaine. Et vous vous étonnez, monsieur le professeur, qu'ayant mis le pied sur une des terres de ce globe, vous y trouviez des sauvages ? Des sauvages, où n'y en a-t-il pas ? Et d'ailleurs, sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ? (...) Pour mon compte, monsieur, j'en ai rencontré partout » p219. Mais surtout on saisit la vision très péjorative de Verne sur les peuples proches de la nature. C'est l'idéologie de la Troisième République et de Jules Ferry justifiant la colonisation par le projet de civiliser, d'éduquer à l'idéal de civilisation européen en l'imposant par la force. Ce passage traduit les préjugés racistes, notamment lors du portrait péjoratif des « Papouas » refoulés par une décharge électrique sur le Nautilus : « Vingt figures horribles apparurent. Mais le premier de ces indigènes (...) s'enfuit, poussant des cris affreux et faisant des gambades exorbitantes » p229

Notons le terme d'anthropophage renvoyant à la barbarie.

Au contraire, certains récits de voyage décrivent les peuples autochtones comme purs et innocents. C'est le **mythe du bon sauvage**. En effet, l'autre peut aussi renvoyer au primitif faisant de la nature un état initial, antérieur à la société conçue désormais comme altération ou dégradation de l'état de nature.

Par ex, dans *Le Mur invisible*, une vraie mue se produit chez la femme narratrice qui apprend à dépasser sa condition passée de « femme surmenée, à l'intelligence moyenne, condamnée à vivre dans un monde hostile aux femmes, un monde qui lui parut toujours étranger et inquiétant » p96. Elle dépasse son ancien rôle social pour devenir indépendante et capable d'être elle-même.

La nature comme état initial, originel n'a donc pas toujours été dévalorisée. Beaucoup de nations s'édifient sur cette mythologie d'une nature sauvage parfois hostile (ex survie des pionniers, des trappeurs, des cowboys) ou sacralisée par les écrivains du courant transcendantaliste (ex Ralph Waldo Emerson auteur de *Nature* en 1836, Henry David Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois* en 1854) voyant la *wilderness* comme la Création de Dieu et donc toute expérience au sein de la nature comme une expérience mystique de communion avec Dieu.

Def° du transcendantalisme : mouvement littéraire, spirituel, culturel et philosophique américain de la 1^{ère} moitié du XIX^e siècle comptant Emerson ou Thoreau qui croient en la bonté des hommes, de la nature et à la dimension corruptrice de la civilisation.

On retrouve cette **ambiguïté du terme « sauvage »** dans *le Mur invisible*. La sauvagerie peut qualifier **une forme de violence ou de pureté**. Ce qui est **sauvage est pur, vierge, un état originel de la nature non encore avili par l'homme**. Par ex c'est la beauté de l'alpage et de la forêt. Haushofer renvoie à une sorte de paradis originel. Mais le terme sauvage peut désigner une forme de résistance et d'indépendance à la domestication, à la domination humaine (ex la vieille chatte, ou la narratrice elle-même, sauvage, car craignant les rapports sociaux. C'est alors une forme **d'ensauvagement cad de refus des normes sociales jugées antinaturelles**. Enfin le mot sauvage est strictement négatif quand il dénote une violence indomptable (ex Taureau voulant saillir Bella la 1^{ère} fois). Cette sauvagerie est barbare et caractérise le comportement de l'homme. Il y a donc deux formes de sauvagerie : une sauvagerie cruelle des hommes infligeant le mal délibérément et une sauvagerie innocente, inconsciente, sans volonté de faire le mal (ex la chatte qui joue avec une souris).

NB. Citation extrêmement intéressante 🐼 « ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme » p 51. Nature pure impossible chez l'homme, culture et humanité ou bien barbarie, déshumanisation sans jamais de degré zéro de la culture. D'où le fait qu'elle conserve des rites (écrire, faire son ménage..). Étonnant de ce point de vue pourtant qu'elle rejette la sociabilité, que l'on associe souvent à la culture.

La culture dépend de la définition que l'on a de la nature. On n'éduquera pas un enfant de la même manière si l'on pense comme Rousseau qu'il est né pur et bon et que la société peut le pervertir. ["Ne donnez à votre élève aucune espèce de leçon verbale ; il n'en doit recevoir que de l'expérience : ne lui infligez aucune espèce de châtiment, car il ne sait ce que c'est qu'être en faute : ne lui faites jamais demander pardon, car il ne saurait vous offenser" (*Emile*, livre II)] ou si l'on défend l'idée de péché originel contre lequel Rousseau se dressait [et qui est encore dans le Catéchisme de l'Eglise catholique par exemple : « Ignorer que l'homme a une nature blessée, inclinée au mal, donne lieu à de graves erreurs dans le domaine de l'éducation, de la politique, de l'action sociale et des mœurs » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n. 407)]

On aurait pu organiser différemment le plan. Commencer par le 1) essence, puis voir quelles sont les lois invariantes, les propriétés de l'univers, que nous allons ici aborder.

On a vu que comme même un objet artificiel est composé de **propriétés naturelles** (ex pour conduire l'électricité, il faut du cuivre ou de l'or), l'efficacité d'une technique repose sur **des lois naturelles** présidant à son fonctionnement. **Notre compréhension moderne de la nature provient des connaissances héritées d'une « nouvelle science », l'avènement d'une nouvelle physique, la physique des Modernes** (les lois universelles et les nouvelles méthodes (recours systématique aux mathématiques et à l'expérimentation)). On pense évidemment aux travaux de Kepler, Galilée, Newton...

4. La nature des Modernes comme ordre légal ou système de lois (âge classique ou époque moderne= fin XVI-XVIIe siècle)

Il s'agit désormais de **la nature comme totalité du réel ou univers**, dont l'homme fait partie. Dès lors, il n'existe pas d'expérience qui ne soit pas une expérience de la nature car **tout est nature**.

En tant qu'"objet d'étude".

La nature vue comme un **mécanisme à mettre à plat, connaissable dans ses détails et susceptible d'être traduite en langage mathématique sous forme de lois**. ⇒ A partir du XVIIe siècle, beaucoup de philosophes académiques ont considéré la nature comme un sujet peu digne de leur attention – peut-être du fait qu'il n'est au cœur d'aucune des œuvres de Platon.

-Descartes rompt avec la trad° aristotélicienne pour laquelle chaque science a sa méthode adaptée à son objet. Avec lui, la même méthode rationnelle devient valable pour toutes les sciences : tous les domaines de savoirs dépendent d'une même science générale qu'il nomme « *mathesis universalis* » / « *mathématique universelle* ² » (// Galilée à la même époque « *Le livre de l'Univers est écrit dans la langue mathématique* ³ »). Le mode de déduction mathématique peut selon lui s'appliquer à toute la réalité : « *toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon* ⁴ »

Découvrir justement les secrets de la nature.

► Une nouvelle idée de la nature

espace homogène et isotrope (Qui présente les mêmes propriétés dans toutes les directions)

Ainsi, Galilée, en 1609, grâce à la lunette astronomique, remet en cause la coupure aristotélicienne des mondes terrestre et céleste. **La nature est désormais unifiée et s'étend dans un espace homogène et isotrope**.

prééminence du déplacement local (réduction du mouvement naturel au déplacement)

² Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, « règle IV » Classiques Garnier 2010, p. 98.

³ Galilée, *L'essayeur* (1623), trad. Chauviré, Les Belles Lettres 1979, p. 141

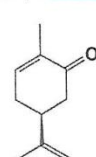
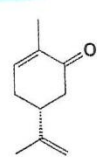
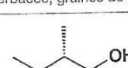
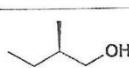
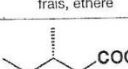
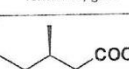
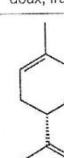
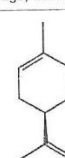
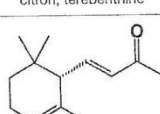
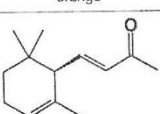
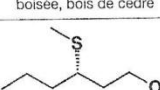
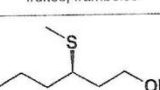
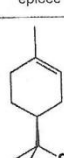
⁴ Descartes, *Discours de la méthode* partie II, Oeuvres complètes p. 587

vs Aristote: mouvement substantiel (génération et corruption), mouvement quantitatif (accroissement et réduction), mouvement qualitatif (altération) et mouvement local (transport).

Or mécanisme : surtout déplacement. Ex : pédalier qui entraîne une roue convertit un déplacement dans un autre. La physique des Modernes est **une mécanique** cād que le mouvement n'est plus conçu comme pour Aristote comme un processus d'actualisation par lequel une forme se réalise. Selon Aristote, chaque être de nature est animé par une force propre ou âme. **Pour Galilée, le mouvement est déplacement –mouvement local- et il essaie d'en établir les lois.** C'est pourquoi, à l'encontre de la physique finaliste d'Aristote (et sa théorie des lieux où la pierre tend à tomber vers le sol), Descartes propose une nouvelle conception mécaniste et matérialiste de la nature. Tout changement réel devient déplacement de parties (y compris mvt quantitatif, ce qui ne pose pas tellement pb, mais aussi altération et génération). (Anaxagore y avait un peu pensé). En effet qd on regarde des molécules de près, importance du positionnement dans l'espace (liaisons vers l'avant ou l'arrière change parfum alors que même molécules). cf cours Machine et organisme Michel Nodé Langlois :

I-C-a. De l'importance de la localisation de l'espace
Impressions olfactives, gustatives différentes als que molécules ont la même configuration, mêmes éléments atomiques sauf liaisons en pointillés (vers l'arrière) ou en gras (indiquent l'avant)

Tableau IV - Exemples d'énantiomères ayant des odeurs différentes (d'après [39]).

 (4S)-(+)-carvone herbacée, graines de carvi	 (4R)-(-)-carvone menthe verte
 (S)-(-)-2-méthyl butan-1-ol frais, éthéré	 (R)-(+)-2-méthyl butan-1-ol fermenté, gras
 Acide (S)-(+)-2-méthyl butanoïque doux, fruité	 Acide (R)-(-)-2-méthyl butanoïque fromage, transpiration
 (S)-(-)-limonène citron, térébenthine	 (R)-(+)-limonène orange
 (S)-(-)-(E)-α-ionone boisée, bois de cèdre	 (R)-(+)-(E)-α-ionone fruitée, framboise
 (S)-(+)-(méthylthio)hexanol épice	 (R)-(-)-(méthylthio)hexanol fruitée, exotique
 (S)-(-)-1-p-menthène-8-thiol souffrée, extrêmement nauséabond	 (R)-(+)-1-p-menthène-8-thiol pamplemousse, plaisante, fraîche

matérialisme, réduction à la matière, aux éléments constitutants. Neurobiologie -> chimie des neurones. Principes physico-chimiques à l'œuvre partout. Morphine pour réduire signaux de douleur, etc.

« *Par la Nature, je n'entends point ici quelque Déesse, ou quelque autre sorte de puissance imaginaire, mais (...) je me sers de ce mot pour signifier la Matière même en tant que je la considère avec toutes les qualités que je lui ai attribuées comprises toutes ensemble, et sous cette condition que Dieu continue de la conserver en la même façon qu'il l'a créée* » *Traité du monde*, XI, chap VII (thèse de la création continuée : la nature n'est plus pensée comme puissance vitale, par elle-même productrice ou créatrice, mais un mécanisme qui fonctionne si Dieu l'anime).

Descartes réduit la matière à sa seule dimension géométrique puisque l'attribut essentiel d'un corps matériel, c'est **l'étendue**.

abandon de la cause finale

La **nature aristotélicienne** était une puissance organisée selon un ordre final (finalité immanente du monde aristotélicien et le rejet du principe que « *la nature ne fait rien en vain* ») alors que la **nature galiléo-cartésienne** se ramène aux lois découvertes par Kepler, Galilée, Pascal, Descartes (la loi des aires chez Kepler, la loi de la chute des corps pour Galilée, la statique des fluides pour Pascal, la trajectoire de la lumière (réflexion et réfraction) pour Descartes et surtout la loi de la gravitation universelle pour Newton). **La nature n'implique pas de finalité**. La matière est passive, inerte. Au cœur de la révolution scientifique de l'âge classique se trouve le **principe d'inertie** que l'expérience dissimule à nos sens : repos et mouvement sont des états auxquels un corps matériel est par soi indifférent. **Nul dynamisme** ne le pousse vers tel lieu ni telle forme. La physique comme mécanique devient un modèle pour toutes les sciences ! Par ex, la **théorie de l'animal-machine** pour Descartes ne fait **aucune différence de nature entre l'animal et la machine mais seulement de degré** : « *Toutes les règles des mécaniques appartiennent à la physique, en sorte que toutes les choses qui sont artificielles sont avec cela naturelles* » (*Principes de la philosophie*, IV^e partie, §203). Animal et machine sont des systèmes matériels organisés obéissant aux lois physiques.

Georges Canguilhem critiquera ce réductionnisme de la biologie à la physique pour dégager une spécificité de l'organisme vivant, distinct d'un mécanisme.

vers l'abstraction

Au contraire selon Descartes, tout être se ramène à l'ordre légal qui organise le fonctionnement du monde physique. Il y a un ordre rationnel. **Cette nouvelle idée de la nature ne renvoie plus à une expérience sensible ni perceptible de la nature**. C'est une abstraction. C'est comme s'il y avait **deux sortes ou deux niveaux d'« expérience »** : **l'expérience courante** comme appréhension sensible de la nature qui nous entoure et **l'expérience scientifique** qui utilise les abstractions mathématiques, les instruments d'observation et de mesure jugés plus fiables que nos organes des sens.

Par conséquent, cette nouvelle physique change le statut de la nature et creuse l'écart avec l'expérience sensible de la nature.

► Une nouvelle méthode : mathématisation et expérimentation

La physique des Modernes à l'âge classique élabore de nouvelles méthodes, construit des instruments techniques et bâtit des connaissances. Si le grec **Pythagore** avait eu l'intuition que « *tout est nombre* », **Galilée conçoit une nature écrite en langage mathématique** « *dont les caractères sont les triangles, les cercles et d'autres figures géométriques* ». Kepler applique ce traitement mathématique aux mouvements des corps célestes. Galilée l'étend aux phénomènes terrestres : chute libre, trajectoire des projectiles, oscillations du pendule. Si **Euclide** invente une science mathématique totalement **déductive**, **les Modernes utilisent les mathématiques dans les sciences physiques**.

trouver les lois

On comprend dorénavant la définition que **Kant** donne de la nature : « *l'existence des choses en tant que celle-ci est déterminée suivant des lois universelles* » (*Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* ». La nature désigne donc une certaine manière pour les choses d'exister, cad d'être « déterminé suivant des lois ». C'est **l'idée du déterminisme** (complètement différent de la prédétermination, du destin ou de la fatalité).

Le terme de loi est ambigu, vestige d'un lien entre cosmologie et théologie. En tout cas, il règne **nécessité** et **universalité** des lois dans cette nouvelle physique. La nature, ce sont des lois, cad des rapports abstraits qui expliquent les propriétés générales et intemporelles des choses. Canguilhem parle plutôt de "logique" (p. 29).

Par exemple, **Laplace** considère la loi de la gravitation universelle de Newton comme « la plus grande loi de l'Univers » : « *Au milieu de l'infinie variété des phénomènes qui se succèdent continuellement dans les cieux et sur la Terre, on est parvenu à reconnaître un petit nombre de lois générales que la matière suit dans ses mouvements. Tout leur obéit dans la nature ; tout en dérive aussi nécessairement que le retour des saisons* », Laplace, *Exposition du système du monde*. Dans son Cours de philosophie positive, Auguste Comte pense également que tous les phénomènes physiques obéissent à des lois (les vivants, les sociétés autant que les mouvements célestes) et que les scientifiques doivent mettre en évidence ces lois : « Depuis le développement de la théorie de la gravitation, l'astronomie a atteint la plus haute perfection philosophique à laquelle une science puisse jamais prétendre sous le rapport de la méthode, l'exacte réduction de tous les phénomènes (...) à une seule loi générale ».

Démon (ou génie) de Laplace (lui, il dit "intelligence"): hypothèse d'un être si intelligent que connaissant toutes les données de la nature à un instant déterminé il pourrait en déduire infailliblement l'état ultérieur du monde.

« Une **intelligence** qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

— Pierre-Simon Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*^[1]

Lois que l'on trouve par l'expérimentation (rappels)

Rappelons que **Canguilhem** se prête à une histoire des points de vue sur la nature depuis l'Antiquité, en dégageant les grands jalons comme au XIX^{ème} s avec l'apparition de la médecine expérimentale (focus sur Auguste Comte, Claude Bernard puis Lamarck et Darwin).

Sur la méthode expérimentale, Canguilhem la valide, soulignant aussi bien l'enjeu de l'hypothèse créée par l'homme que l'aspect contre-intuitif de cette logique de la nature.

« *Il a aperçu, il a mesuré l'écart entre la logique de l'homme et celle de la nature. Si, d'après lui, nous n'apporterons jamais trop de prudence à la vérification d'une hypothèse, jamais nous n'aurons mis assez d'audace à l'inventer. Ce qui est absurde à nos yeux ne l'est pas nécessairement au regard de la nature : tentons l'expérience et si l'hypothèse se vérifie il faudra bien que l'hypothèse devienne intelligible et claire à mesure que les faits nous contraindront à nous familiariser avec elle.* » (Canguilhem citant Bergson à propos de Claude Bernard, p. 29)

2 occurrences du mot "nature" ici prises dans ce sens n°4.

Difficile équilibre entre raisonnement et expérience déjà pointé par Bacon dans son *Novum organum* en 1620, précurseur d'une « nouvelle méthode », de la méthode expérimentale, comprend le rôle fondamental de l'expérience en science et affirme : « *l'homme, ministre et interprète de la nature, n'étend ses actions et ses connaissances qu'à mesure de ses observations* ». Bacon fait donc de l'induction le fondement de la connaissance.

Def de induction : Raisonnement, inférence dont la conclusion est probable et non nécessaire (alors que dans une déduction, comme une démonstration mathématique, la conclusion est nécessaire). Induire revient à passer du cas particulier à la loi générale. On généralise.

Bacon propose de **concilier l'observation sensible (sensibilité, expérience) et le raisonnement (la raison, la théorie) pour élaborer une connaissance**. Usant de métaphores, Bacon rejette le rationalisme dogmatique (les araignées) et l'empirisme (les fourmis) car **raison et expérience sensible doivent collaborer** : « *Les philosophes qui se sont mêlés de traiter les sciences se partageaient en deux classes, les empiriques et les dogmatiques. Les empiriques, semblables à des fourmis, se contentent d'amasser et de consommer ensuite les provisions. Les dogmatiques, tels que les araignées, tissent des toiles dont la matière est extraite de leur propre substance* ». Pour lui « *l'abeille garde le milieu ; elle tire la matière première des fleurs de champs et des jardins ; puis, par un art qui lui est propre, elle la travaille et la digère. La vraie philosophie fait quelque chose de semblable* ». D'abord, il y a **réceptivité** dans l'expérience extérieure car le matériau expérimental est **donné** au scientifique. **Le raisonnement ne peut ainsi se passer d'une expérience immédiate de la nature**. Il part d'observations. La connaissance ne repose pas uniquement sur sa raison spéculative (On pense aux antinomies de la raison pure chez Kant). **Mais l'expérience n'est pas un simple constat de phénomènes, elle n'est pas une évidence immédiate**. La connaissance résulte de l'alliance de facultés : la sensibilité et la raison. **Grâce au raisonnement et par induction, le scientifique dépasse ce que l'on perçoit immédiatement en construisant** un protocole expérimental. L'expérimentation scientifique enrichit notre expérience grâce aux nouveaux instruments, et en soumettant le matériau expérimental au contrôle du raisonnement. La physique des modernes renouvelle notre rapport à l'expérience de la nature. La nature n'est plus donnée mais construite par la pensée. La nature est reconfigurée pour être expliquée.

► Nuances

- **lois identiques pour l'homme ?** La liberté humaine relève-t-elle de ces lois ? Et la conscience ? En somme, tout ce qu'on appelait jusque là "métaphysique" ? Cette détermination doit-elle nous mener jusqu'au déterminisme (système où rien d'autre ne se produit que ces enchaînements de causes et d'effets?)

L'homme est en plus doté de conscience, comprend les contraintes. Assez étrange pour la narratrice qui se demande à quoi cela sert si elle ne peut rien y changer :

"En tant qu'**être humain**, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. **Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait. (p. 235)"**

- lois identiques pour le vivant ? Question sur l'accroissement, la génération, etc. Le rapport au milieu (terme qui vient de la réduction au mvmt local). Canguilhem ne peut se résoudre à la théorie des animaux-machines, veut revenir à une science propre pour l'organisme.

- Il ne faut pas confondre **légalité** et **causalité**. Il peut y avoir détermination causale, sans que cette détermination ait une forme légale. De plus, la détermination selon des lois n'implique pas la prévisibilité. **D'ailleurs, Einstein, Planck, Heisenberg... mettront à mal cette nature galiléo-cartésienne en montrant que la nature n'est plus cette étendue géométrique divisible à l'infini et que les lois ont perdu l'aspect d'un déterminisme mécaniste pour acquérir un statut probabiliste. En effet, depuis l'avènement de la physique quantique, la prévisibilité des phénomènes à l'échelle microscopique n'est que statistique.**

D'ailleurs : on m'a soufflé l'exemple d'expériences récentes la trajectoire des atomes quand des masses sont présentes dans l'espace : même si elles n'interfèrent pas directement, et que cela ne devrait rien changer à priori, la trajectoire est modifiée quand elles sont présentes. Peut-être que l'on pourrait aller jusqu'à dire que Canguilhem a eu besoin de dissocier la biologie des sciences physico-chimiques parce que ces dernières étaient réduites à un mécanisme simplificateur, mais que si nos modèles physiques deviennent plus élaborés, ils permettront peut-être de rendre compte de certains phénomènes que l'on pensait jusqu'alors réservés aux organismes.

Nos œuvres présentent des figures de chercheurs qui dissèquent la nature, cherchent à l'explorer par le menu, de quelle tradition se feront-ils héritiers ? Le cours sur La connaissance de la vie y reviendra en détail. // Jules Verne rend hommage aux grands scientifiques qui ont nourri son récit (voir la longue énumération p. 128-129) face

aux rayonnages de la bibliothèque de Nemo dans le Nautilus. La pointe du progrès figure dans le roman (par ex avec le scaphandre autonome, appareil Rouquayrol-Denayrouze p. 180). Les expéditions scientifiques permises par Nemo fascinent tellement Aronnax avec son « insatiable besoin d'apprendre » (p.293) qu'il en perd le goût de s'échapper de la prison qu' est le Nautilus (Vs Ned Land qui ne rêve que de se libérer). Exploitation technologique qui valide les connaissances en sciences physiques. Mais aussi : le Nautilus comme labo portatif, et l'on va s'immerger au plus près de la nature, pour voir qu'elle excède toujours nos modèles.

La science moderne opère alors une vraie rupture avec nos expériences de la nature. La nature décrite par les sciences, renvoyant au monde objectif (la matière, les forces, les particules) diffère totalement de la nature ressentie et vécue, soit le monde subjectif (nos perceptions, sensations des couleurs, des sons). On a parlé de la mathématisation de la nature. Le matérialisme mécaniste de la science physique a une approche quantitative de la nature, sans tenir compte des expériences qualitatives. La science ne s'applique qu'à des entités abstraites. La science se sépare ainsi de la vie. A Explorer (pas eu le temps mais 3 pages dans le GF) = pensée de [WHITEHEAD](#).

Canguilhem nuance avec un peu d'ironie :

Trop souvent, les savants tiennent les lois de **la nature** pour des invariants essentiels dont les phénomènes singuliers constituent des exemplaires approchés mais défaillants à reproduire l'intégralité de leur réalité légale supposée. p.201) *cf. paragraphe qui expose que les vitalistes veulent revenir au plus près des observations*

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire propose sur l'existence des anomalies (230) des réflexions fort pertinentes. Une de ses formules les résume : « **Il n'y a pas d'exceptions aux lois de la nature, il y a des exceptions aux lois des naturalistes**¹⁵⁰. »

Bilan : l'âge classique renouvelle radicalement l'idée de nature et d'expérience. La physique moderne adopte une conception mécaniste de la nature, réduite à des corps en mouvement selon un ordre légal nécessaire et universel. **Mais** Quelle garantie avons-nous que l'objet étudié par la science soit bien la nature ? Il convient de redéfinir ultimement la nature dans son rapport avec la vie.

a5 La nature comme dynamisme et puissance vitale créatrice

Même si les étymologies ne sont pas toujours déterminantes pour comprendre une chose, elles orientent quand même la compréhension de ce qu'il y a d'essentiel celle-ci. Le latin Natura vient de nascor signifiant naître, et plus largement prendre son origine, provenir. La forme entière est gnascor, proche du grec gignomai désignant l'engendrement. Natura appartient à une famille de racines : gene, gnè, signifiant engendrer. . Natus signifie né et donc innatus « né dans », inné.

L'unité de toute cette richesse sémantique, c'est l'idée de naissance, de croissance cad d'une puissance autonome d'engendrement, de production d'effets comme une succession de générations (progéniture) à l'invention technique (ingénieur) ou la prodigalité du don (généreux). L'unité de sens réside dans l'idée de vie. Inversement, néant vient de ne gentem : non engendré, donc non vivant.

Par csqt, l'idée de nature s'enracine dans celle de vie. Bien souvent, nous pensons à la biosphère quand il s'agit de nature, même si la vie organique ne constitue qu'une infime partie des êtres naturels.

Au XVIII^e siècle apparaît le courant du vitalisme, renouant avec cette nature comme dynamique

Def du vitalisme : au sens étroit, doctrine de l'Ecole de Montpellier (médecins et biologistes Bordeu et Barthez) selon laquelle il existe un principe vital distinct des propriétés physico- chimiques des corps dans chaque individu. Au sens large, doctrine expliquant la vie à partir d'une force vitale irréductible aux forces de la matière inerte.

Le vitalisme s'oppose au mécanisme cartésien (selon Descartes, un être vivant est seulement une machine plus évoluée). **Mais pour les vitalistes, les différences sont radicales : l'être vivant est capable de croître et de se reproduire, de s'auto- réparer tandis qu'une machine s'use jusqu'à la destruction.** On n'a pas encore trouvé le moyen de faire se reproduire des smartphones entre eux.

De plus, une machine est une totalité mécanique (la somme de ses parties) alors qu'un être naturel est une **totalité organique (réciprocité et interdépendance entre le tout et les parties)**.

Si le coeur et le cerveau s'arrêtent, la main se dégrade rapidement. Mon pneu ne se désagrège pas du fait de l'arrêt du moteur de ma voiture.

Vicariance des fonctions (vicaire= suppléant : un organe prend le relais d'un autre, comme un vice-délégué) ex Cang p. 151

"Or, il est un fait que, après une gastrectomie instituée pour le traitement d'un ulcère, ce sont moins des troubles de la digestion qu'on observe que des troubles de l'hématopoïèse, On a fini par découvrir que l'estomac se comporte comme une glande à sécrétion interne. On citera également, et non pas du tout à titre d'exhibition de merveilles, l'exemple récent d'une expérience faite par **Courrier**, professeur de **biologie** au Collège de **France**. Courrier pratique dans l'utérus d'une **lapine** gravide une incision, extrait de l'utérus un placenta et le dépose dans la cavité péritonéale. Ce placenta se greffe sur l'intestin et se nourrit normalement. Lorsque la greffe est opérée, on pratique l'ablation des ovaires de la **lapine**, c'est-à-dire qu'on supprime par là la fonction du corps jaune de grossesse. A ce moment, tous les placentas qui sont dans l'utérus avortent et seul le placenta situé dans la cavité péritonéale vient à terme. **Voilà un exemple où l'intestin s'est comporté comme un utérus, et on pourrait même dire, plus victorieusement**"

Je n'ai pas encore vu dans ma voiture un boulon prendre le relais d'un piston parce qu'on avait enlevé celui-ci !

On peut penser au sens de l'ouïe surdéveloppé chez les aveugles de naissance : ce sens a pris le relais, sans commune mesure avec ce qui se produit chez qqun devenu aveugle une fois adulte.

Contrairement à la mécanisation de la nature qui pense les rapports entre les corps comme des relations externes, partes extra partes, dans la nature les **relations sont internes**. Par ex, un organe dépend de l'organisme (originaire ou greffe). Si je stocke une courroie de distribution dans mon garage, elle ne se désintègre pas comme un membre en attente de greffe ou de suture...

L'expérience de la nature suppose **une interaction entre les organismes vivants et leur milieu**.

Bref, lire "Machine et Organisme" de Canguilhem.

Il ne faut pas réduire la vie à des processus physico-chimiques, ni l'organisme à une machine, ni la biologie à la physique.

Médecin Bichat au XIX^e siècle : propose une nouvelle définition de la vie comme « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » dans ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* parues en 1800 = conception qu'on peut qualifier de vitaliste : contrairement au mécanisme d'inspiration cartésienne, il considère qu'il existe chez les êtres vivants une certaine force, originale et irréductible aux lois physico-chimiques de la matière brute et inorganique : la vie.

Au XX^e, Georges Canguilhem dans la 3^e partie de *La Connaissance de la vie*, intitulée « Aspects du vitalisme » (hors programme) insiste sur l'expérience de l'originalité de la vie. Son rapport à la doctrine est complexe : il critique le vitalisme mais le juge utile pour son opposition aux explications matérialistes et mécanistes. Mais le vitalisme reste une pseudo science selon lui qui n'explique pas le vivant par des lois et des causes naturelles mais par un principe métaphysique obscur. Si le vitalisme n'apporte pas la bonne solution, il pose au moins le bon problème : « le vitalisme traduit une exigence permanente de la vie dans le vivant, l'identité avec soi-même de la vie immanente au vivant », p86

Au lieu d'assimiler l'organisme à une machine, les vitalistes s'intéressent à la spécificité de la vie, aux pbs de génération, de capacité de reproduction, à la plasticité du cerveau.

Enfin, Canguilhem constate que Barthez renoue avec la *naturae medicatrix* d'Hippocrate cad la puissance qu'a l'organisme de vaincre la maladie, donc une confiance dans la vie plutôt que dans l'art humain et la mécanisation de la vie.

Par csqt, Canguilhem perçoit les limites du vitalisme mais aussi son intérêt théorique et pratique : le vitalisme est « une exigence plutôt qu'une méthode, et peut-être une morale plutôt qu'une théorie » p87-88

En revanche, l'idée de dynamique naturelle se retrouve dans le courant du romantisme allemand (Goethe, Herder) réactivant la nature créatrice des grecs, mais aussi dans le courant appelé les Philosophies de la nature (Schlegel, Schelling, Schiller, Novalis). Ainsi Schelling défend l'idée de nature comme principe du Monde. L'être vivant n'est pas un produit mais plutôt une productivité ayant tjs besoin de produire qch (ex la génération humaine). Sauf que cette production est aveugle. La nature n'est pas proprement téléologique (telos en grec signifie le but).

En France, le vitaliste Henri Bergson qui a lu Schelling écrit *l'Evolution créatrice* où il critique le mécanisme et le finalisme. C'est l'influence du vitalisme et de la théorie de l'Evolution de Darwin qui inaugure au XX^e siècle le courant de l'émergentisme avec Henri Bergson auteur en 1907 de *l'Evolution créatrice*. Bergson invente le concept d'« élan vital » pour parler de la productivité naturelle : « la vie est tendance, et l'essence d'une tendance est de se développer en forme de gerbe, créant par le seul fait de sa croissance, des directions divergentes entre lesquelles elle partagera son élan ». Cette philosophie intéresse le vitalisme négatif et critique de Canguilhem qui refuse l'assimilation du vivant à une machine.

En outre, on peut évoquer la théorie Gaïa de James Lovelock qui considère l'ensemble de la vie sur Terre (biosphère) comme un organisme, doté d'un comportement collectif capable d'autorégulation (théorie au départ mécaniste et téléologique puis plus animiste et religieuse (inspirant le mysticisme du New age). Le philosophe Bruno Latour, à partir d'une personnification de Gaïa comme « système-Terre », métaphore du collectif terrestre, milite pour une écologie politique.

27. « Un savant qui éprouve à l'égard de la nature un sentiment filial, un sentiment de sympathie, ne considère pas les phénomènes naturels comme étranges et étrangers, mais tout naturellement, il y trouve vie, âme et sens. Un tel homme est fondamentalement un vitaliste ». (Cv, p.111 hors-programme)

Cclusion: Dupouey : "Il n'y a pas, dissimulé derrière l'usage approximatif que les locuteurs ordinaires font d'un mot, un sens authentique qu'il appartiendrait aux philosophes de dégager. L'écologie politique, par exemple, ne saurait fixer une fois pour toutes l'idée de nature dans une définition consensuelle, parce qu'il n'y a d'action politique que dans un jeu de rapports conflictuels, qui traversent jusqu'aux concepts au moyen desquels sont définis les buts et les méthodes. On ne peut faire l'économie d'une discussion, toujours remise en chantier (notamment à la lumière des avancées scientifiques), de l'idée de nature, ainsi que des images et des affects qui lui sont associés. Tout ce que le philosophe peut faire – mais il doit le faire, sous peine de manquer à ce qui est peut-être la première de ses obligations sociales –, c'est éclairer la richesse du langage, afin de déterminer les critères de l'usage valide d'une notion.

Évidemment certains de ces sens peuvent se recouper, comme dans l'usage courant, qui est souvent celui qu'en fait Marlen Haushofer. Il y a du sens 2 et du sens 4 (surtout) dans le "cours naturel" des choses qui se trouve p. 278: "Je plains les animaux et les hommes parce qu'ils sont jetés dans la vie sans l'avoir voulu. Mais ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le **cours naturel** des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés".

Que dire de :

Mais je ne pouvais pas m'arrêter de rire trop fort et d'une façon peu naturelle.(p. 285)-> spontanée, simple.. Réaction excessive, forcée, déplacée.

On n'a pas non plus balisé ce que Comte Sponville notait : opposition nature/grâce, nature/surnaturel. Mais Tradition chrétienne (plutôt catholique que protestante en ce sens) d'un surnaturel qui s'enracine déjà dans la nature de l'homme quoique cette nature soit blessée et à restaurer, appelée à se transcender dans un au-delà d'elle-même.

IMPORTANT : face à un sujet de dissertation/résumé : quel est le sens dans lequel le mot *nature* est pris !? Si hésitation, en faire état. Puis choisir une piste, celle qui semble la plus probante, en disant pourquoi. Sur certains sujets : Possible de ménager un effet rhétorique en proposant une première partie qui tienne compte d'un sens de nature (ex = le sens 4), qui mène à des impasses (Ile partie) et donc qui amène à redéfinir le terme nature (par ex = au sens 5).